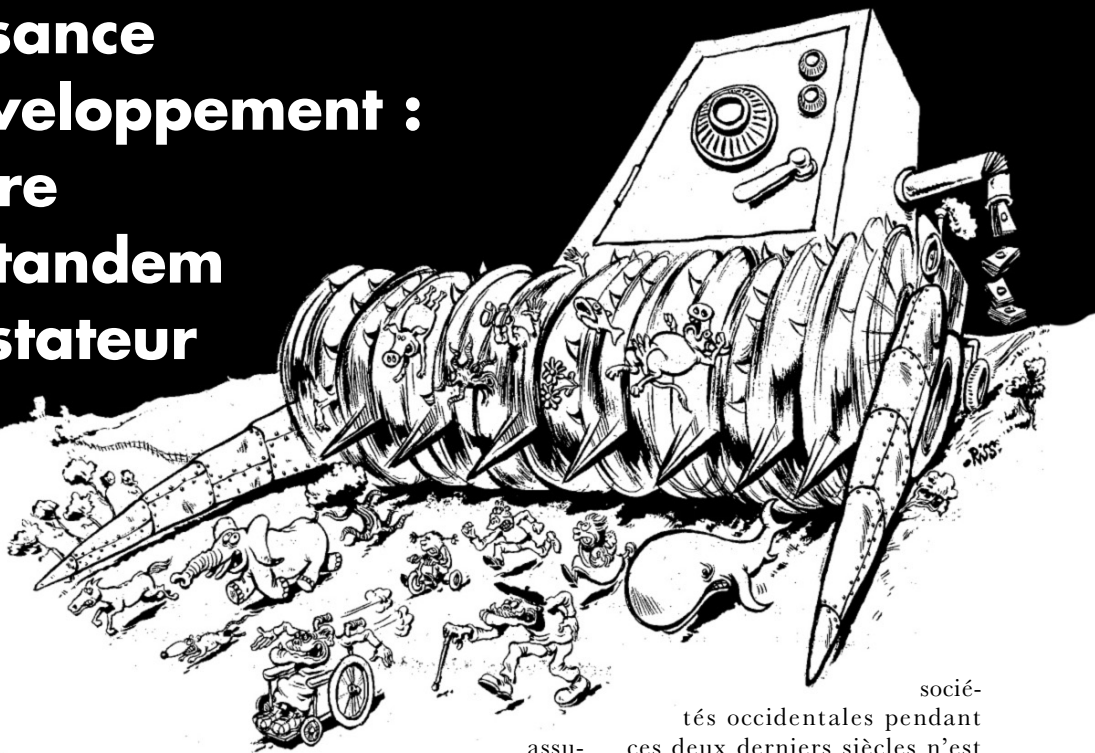


Croissance et développement : histoire d'un tandem dévastateur

*Dessin : «La Décroissance»
Le journal de la joie de vivre*



Une histoire récente ... La croissance (économique), fille de la révolution industrielle, est amorcée au 19^{ème} siècle lorsque le charbon et la machine vapeur ont permis à l'homme occidental de disposer d'une énergie mécanique « contrôlée » en quantité bien supérieure à ce que lui-même, l'animal, le vent et l'eau pouvaient fournir.

Cette disponibilité d'une énergie abondante, très bon marché, a conduit à de profonds bouleversements, d'abord dans toutes les sociétés occidentales, comme :

- le dépeuplement massif des campagnes pour la concentration de la population autour des nouveaux sites de production industrielle dans ou à proximité des villes avec la perte des racines et des liens sociaux pour ces « émigrants volontaires »;
- la transformation de millions de paysans alimentaires autonomes en ouvriers de plus en plus spécialisés mais aussi de plus en plus dépendants pour tous leurs besoins de base;
- la croissance démentielle et la transformation des villes et de leur périphérie pour faire place aux moyens de transport modernes indispensables pour

assurer le transport des hommes et l'approvisionnement de la ville ;

- la transformation de l'agriculture traditionnelle en agriculture industrialisée avec la disparition des campagnes vivantes et morcelées pour des zones uniformes presque « stériles » bien adaptées à la monoculture mécanisée.

Un deuxième grand tournant dans l'histoire de la croissance économique se marque à la fin de la seconde guerre mondiale avec deux éléments majeurs :

- l'accélération de la société de consommation grâce à la conversion des usines d'armements en usines de production de biens et à la disponibilité du pétrole abondant et très bon marché ;

- la décision annoncée en décembre 1945 par le président américain Truman de développer les pays du Sud qui ne l'étaient pas suivant nos critères occidentaux. Ils devenaient ainsi par un coup de baguette magique « des pays en voie de développement » qui tout en rêvant à la croissance promise fourniraient toutes les ressources indispensables aux pays qui se sont auto-proclamés « développés ».

Il faut bien prendre conscience que l'évolution prise par nos

sociétés occidentales pendant ces deux derniers siècles n'est pas « naturelle » (NDLR : nous y reviendrons dans un prochain numéro) mais le résultat de choix politiques des classes dirigeantes. En effet, les études des civilisations traditionnelles disparues ou encore présentes révèlent partout une grande prudence, voire une réticence par rapport aux changements, au « progrès » car l'objectif premier est de maintenir un état stable en équilibre avec l'environnement proche, le seul sur lequel elles peuvent compter pour satisfaire leurs besoins de base.

Quand la croissance se fait développement ... durable

La forte croissance de la production et de la consommation entamée au début des années 1950 est toujours actuellement présente. Chaque année environ 3% de plus que l'année précédente, ce qui signifie un doublement de la production tous les 20 ans ! Un doublement de la consommation des ressources, un doublement de la quantité de déchets, un doublement de la pollution, un doublement de notre enchaînement à la consommation.

Jusqu'à vers la fin des années 1960, cette croissance économique s'est accompagnée d'une amélioration des conditions de

vie
et du
bien-être de la
population. Les années
1970 marquent un tournant. En
effet, les enquêtes montrent un
plafonnement du bien-être alors
que la croissance économique se
poursuit pratiquement toujours
au même rythme. A cette période,
suite à différentes publications
et analyses de scientifiques,
philosophes et écologistes,
apparaît une critique ouverte
et forte de la croissance économique.
Certains crient « halte à la
croissance », d'autres vont plus
loin et parlent de « croissance
négative ». Ainsi cette phrase :
*« Pour nous, dans le monde
industrialisé, diminuer le niveau
de notre consommation matérielle
devient une nécessité. Ce qui ne
signifie pas une croissance zéro
mais une croissance négative. La
croissance n'est qu'un objectif
politique immédiat, servant les
intérêts des minorités dominantes. »*
n'est pas due à un écologiste
visionnaire ou à un économiste
en plein délire mais à Mr Sicco
Mansholt, président de la
Commission européenne dans
ces années septante.
Ce débat essentiel, d'abord
fortement médiatisé, va
progressivement disparaître de
la place publique et être
confiné à de « petits cercles ».
Ces réflexions aboutiront à
l'organisation de réunions
internationales avec, au début
des années 90, la grande
conférence de la Terre à Rio
au Brésil. On se quitte avec
un catalogue de bonnes
intentions et un nouveau
concept : le développement
durable DD. Bien établi sur
ses 3 piliers (l'économique,
le social, l'environnemental),
le DD apporte la solution.
Grâce à lui, on va pouvoir
poursuivre ce qui se fait
mais en préservant les
ressources et l'environnement
pour que les générations
futures puissent aussi en
« profiter ».
La croissance économique
qui se mesure généralement
par un critère purement
quantitatif,

l'accroissement du
Produit Intérieur Brut PIB,
a réussi à se confondre avec
la notion de développement
qui dans le langage courant
fait surtout référence à des
aspects qualitatifs. Le « plus »
et le « mieux » ne font plus
qu'un ! Croissance et
développement se sont ainsi
entrelacés dans tous les
esprits, dans tous les
imaginaires ; le développement
a besoin d'une croissance
économique et la croissance
est justifiée par le besoin
de développement à
satisfaire.

Depuis Rio, le DD a
largement envahi tous les
pans de la société et toutes
les petites ou grandes
actions politiques sont
justifiées par le DD. Toutes
les grandes sociétés
industrielles, les multinationales
en tête, placent le DD au
cœur de leurs ... documents
pour garantir leur croissance
permanente si chère aux
actionnaires !

Cette intégration du DD
dans les économies
capitalistes et libérales
démontre au moins une
chose : le DD a perdu
tout son sens. Il a, cependant,
un grand mérite, celui de
rassembler derrière lui
les dirigeants économiques,
les grands financiers,
toute la classe politique,
la plupart des écologistes,
sans oublier les syndicats.
Au final, avec presque un
consensus, la croissance
économique se maintient
grâce au forcing de tous.
« Tout doit être fait pour
maintenir la croissance
économique ; elle est
nécessaire pour améliorer
le bien-être, pour créer
de l'emploi, pour
développer les politiques
sociales, pour lancer
de nouvelles politiques
environnementales ».

La décroissance : un mot-obus pour une société plus humaine

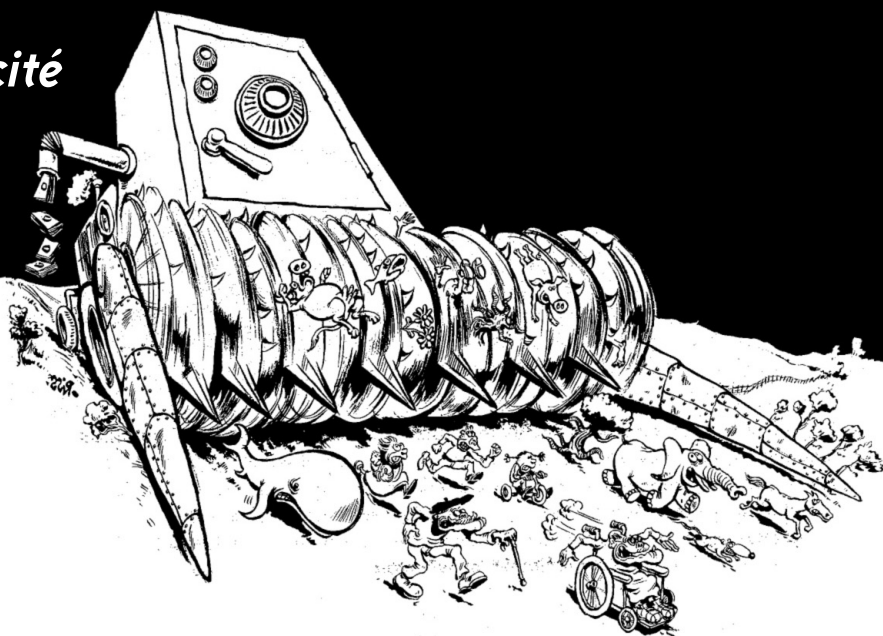
Au début des années
2000, à la suite d'un grand
congrès organisé à
l'Unesco sur l'après-
développement, les
critiques du système
actuel ont repris de la
vigueur, se sont
structurées pour
avancer un nouveau
concept : la décroissance
économique

soutenable DES. Devant
la crise énergétique et
des ressources en
matières premières,
devant les destructions
sociales dans les
pays du Sud mais aussi
dans ceux du Nord,
devant les catastrophes
écologiques qui ne
sont plus pour un
lointain demain mais
sont déjà là sous nos
yeux, devant ..., devant
... ce concept affirme
qu'il faut réduire la
production et la
consommation des
biens matériels au
niveau mondial et en
priorité dans nos
pays riches ; qu'il faut
répartir équitablement
les richesses ; qu'il
faut redonner du sens
et de la valeur à
toutes les valeurs
humaines universelles ;
qu'il faut décoloniser
nos imaginaires qui
confondent « plus »
et « mieux ». La
décroissance, ce
mot-obus, questionne
de plus en plus de
citoyens, de plus en
plus d'associations à
sensibilité écologiste
mais aussi sociale,
d'aide Nord-Sud,
etc. et il apparaît
sporadiquement dans
quelques médias. Il
reste cependant
toujours « interdit »
dans nos hautes
sphères politiques !

Le dérèglement
climatique, conséquence
directe de nos « sur-

Quelques voix critiques

Quelques voix ont
bien continué à
s'opposer à la vague
dominante : on
épinglera l'économiste
Nicholas Georgescu-
Roegen, qui a
introduit la notion
de limite des
ressources et de
dégradation
irréversible des
ressources dans la
théorie économique
pour créer la
BIOECONOMIE ou
le philosophe Ivan
Illich qui a mené
une réflexion
profonde sur
toutes les
organisations-
institutions
développées par
notre société de
progrès scientifique
et technique au
service essentiellement
de la consommation
pour en montrer
les effets négatifs
inévitables sur
l'Homme et la
Nature. Ces
critiques malgré
toute leur
pertinence n'ont
eu qu'un impact
très limité et
n'ont en rien
freiné la
marche
triomphante
de la
croissance
économique
et du
développement
durable



activités» humaines, frappe de plus en plus fort à notre porte et nous démontre que toutes les «bonnes solutions» déjà développées dont le DD sont complètement inefficaces, voire même toxiques ; il faut de manière urgente changer de cap !

La décroissance, c'est aussi sortir l'économie de la place centrale qu'elle occupe dans la vie collective pour lui rendre son rôle

de moyen d'améliorer la vie des Hommes, de tous les Hommes, en accord avec la Vie et la Terre. C'est aussi, pour chacun d'entre nous, un appel à rejeter les concepts économiques - la rentabilité, la productivité, la compétitivité - qui envahissent tous les pans de notre vie et de notre esprit.

Enfin, comme l'explique Serge Latouche, la décroissance n'est

pas un objectif ; elle est une nécessité pour passer « en douceur » de notre société non durable à une société durable avec la justice sociale comme priorité.

Vers une société de décroissance économique soutenable : quelques pistes

Une société engagée dans une politique de DES n'existe pas aujourd'hui ni dans la réalité ni dans les papiers. Les seules périodes de réduction de production des biens matériels, que nous connaissons, ont été subies, non contrôlées. Ces périodes de guerre ou de récession se sont avérées catastrophiques pour la majorité des hommes et en particulier pour les plus pauvres.

A la différence de la société de croissance qui est actuellement arrivée grâce à la globalisation à un modèle unique, universel, la société de décroissance sera multiple car elle sera locale. La forte réduction de la disponibilité d'énergie facile comme le pétrole signifiera d'abord une chute drastique des possibilités de transport, ce qui entraînera la relocalisation des échanges, de l'économie. Chaque région en fonction de ses ressources développera les meilleures solutions. Autant on peut aisément imaginer que des petites unités de production décentralisées pourront couvrir les besoins locaux dans les zones faiblement peuplées, autant la question reste posée pour toutes les villes et mégapoles qui ne peuvent vivre qu'avec un approvisionnement massif venant de régions lointaines. Un exode urbain

La décroissance économique soutenable (DES)

La décroissance économique soutenable nous fournit une piste qui nous paraît réaliste et même enthousiasmante par les perspectives d'avenir qu'elle fait apparaître. Elle exprime la mise en place volontaire et contrôlée de mesures politiques qui conduisent à la réduction du niveau de production et de consommation de biens matériels dans tous les pays qui ont dépassé le seuil tolérable défini, par exemple, par l'empreinte écologique moyenne des habitants.

Elle est justifiée :

- d'un point de vue économique, par le fait simple, évident et pourtant « oublié » des économistes que la Terre est finie et que toutes les ressources non renouvelables moteur de notre économie sont limitées et non remplaçables « à la demande ».
- d'un point de vue écologique, par le fait que toutes les activités de production, de transport s'accompagnent d'une création de déchets et d'une pollution que les écosystèmes locaux et globaux ne peuvent plus absorber.
- d'un point de vue social, par la fracture croissante entre les richesses des pays du Nord et celles des pays du Sud et dans chacun des pays par l'accroissement de la disparité des revenus: «les riches deviennent de plus en plus riches », et même maintenant « scandaleusement riches» comme la publicité nous le martèle pour nous convaincre d'acheter ces petits billets qui nous ouvriront la porte de la richesse, du paradis...
- d'un point de vue humain, par la nécessité d'un retour aux valeurs universelles comme la tolérance, le respect, la solidarité, la générosité, pour redonner du sens à nos existences, pour sortir de notre état de consommateur et retrouver celui d'Homme libre.

Nous sommes plusieurs pratiquants du zen à nous impliquer dans des groupes de SV. Nous aurons l'occasion de revenir sur le sujet dans de prochains numéros.

plus au moins important est à prévoir jusqu'à ce que les petits jardins et vergers locaux repris aux surfaces bétonnées puissent combler une bonne partie des besoins des derniers citadins.

Elle sera aussi locale car elle se construira à partir des expériences développées par les femmes et les hommes de l'endroit avec leur expérience, leur vision et leurs rêves.

Toutes les expériences alternatives qui vont vers la relocalisation de l'économie, qui développent les circuits courts sont à privilégier. Mais aussi toutes les expériences où l'argent est remplacé par l'échange direct de biens ou par une autre monnaie bien plus équitable, «le temps», «notre temps de vie».

Il est évident que dans ces nouvelles « sociétés » pensant et rêvant leur avenir en terme de «plus de liens et moins de biens», la place et la durée du travail salarié – celui qui rapporte de l'argent en retour d'activités obligées - seront profondément revues. Le travail salarié devrait vite perdre la place centrale que nous lui avons faite. Il ne sera plus l'activité qui est pour beaucoup d'entre nous à la base des principaux liens sociaux. Il ne sera plus l'activité à la base de notre reconnaissance sociale par la société et par les femmes et les hommes qui nous entourent.

La décroissance lancera un vaste chantier qui ne pourra réussir qu'avec le soutien de toutes et tous. En espérant que la Terre nous laisse le temps suffisant pour « décoloniser » nos imaginaires, étape indispensable pour aller serein et enthousiaste vers notre libération matérielle et spirituelle. •

Ezio Gandin

San Francisco - USA

Ne rien acheter de neuf pendant un an...

Un article intitulé « Vivre pour consommer... », paru le 12 janvier 2007 dans le journal *Le Monde* sous la plume de Jean-Michel Dumay a attiré mon attention. L'auteur y relate une aventure à première vue un peu farfelue. Au début de l'année passée, quelques personnes résidant sur le pourtour de la baie de San Francisco, réunies dans un groupe baptisé «The Compact», ont conçu le pari original de ne rien consommer de neuf pendant un an, à l'exception de la nourriture, des médicaments et de quelques menus objets. Nos amis se sont fournis sur le marché de l'occasion, du troc et de la seconde main ; ils ont redécouvert les vertus de la réparation, du raccomodage et de l'entraide... et se sont beaucoup amusés. Ils ont lancé pour l'occasion un groupe de discussion sur Yahoo qui a immédiatement été fréquenté par des milliers de personnes, signe que l'initiative avait germé dans un terreau fertile. Et non contents de gagner leur pari, ils ont remis cela l'année suivante !

Quelques autres originaux, partis de Tucson dans l'Arizona, ont créé en 2003 un «outil communautaire de don», le site *Freecircle* qui réunit maintenant plusieurs millions de membres répartis en milliers de groupes (dont plusieurs en France) et qui s'occupe du recyclage d'objets usagés.

Un autre réseau, celui de la « simplicité volontaire », qui prône une façon de vivre moins dépendante de l'argent et de la vitesse et moins gourmande des ressources de la planète, est né au Québec et ses groupes ont déjà essaimé en Europe.

Ces groupes ont pris conscience de l'impasse dans laquelle notre société s'est engagée en privilégiant la consommation et le gaspillage à outrance et en détruisant le monde. Nous ne devons pas laisser l'initiative et la responsabilité du changement aux seuls Etats ou institutions dont les intérêts sont multiples et s'entrecroisent. Les petits noyaux sont très efficaces car ils sont comme les poussières de l'atmosphère autour desquelles les gouttes d'eau se forment avant de tomber en pluie sur les sols asséchés.

«Aller vers une vie où l'être prime sur l'avoir, opposer le durable à l'éphémère, l'authentique au virtuel, le fondamental au secondaire, revenir en somme à l'essentiel, voilà le message que sous-tendent la plupart de ces initiatives», conclut Jean-Michel Dumay.

Et si nos sanghas emboîtaient le pas à ces groupes de citoyens conscients ... ?

Le Village des Pruniers nous propose le cinquième entraînement : «*Conscient de la souffrance provoquée par une consommation irréfléchie, je fais vœu d'entretenir une bonne santé physique et mentale par la pratique de la pleine conscience, lorsque je mange, bois et consomme, cela pour mon propre bénéfice, celui de ma famille et de la société.(...) Par la pratique d'une consommation raisonnable, je m'engage à transformer la violence, la peur, la colère et la confusion qui sont en moi et dans la société (...).*»

Car c'est bien de Pleine Conscience qu'il s'agit : la conscience qu'il n'y a pas de soi séparé et autonome (*sunyata*), la conscience que tout se transforme et qu'il ne faut pas s'attacher aux signes (*animitta*) et la conscience que tout est déjà là sans qu'il soit nécessaire de vivre constamment dans les projets d'avenir (*apranihita*). Ce sont les trois portes de la libération, nous dit Thay. Pourquoi chercher un pot d'or imaginaire au bout de l'arc-en-ciel en détruisant tout sur notre passage ? En détruisant le monde, c'est nous que nous détruisons; en respectant et ménageant notre environnement, nous nous respectons nous-mêmes. Le bonheur n'est pas pour demain, ailleurs ou dans un autre monde; il est ici et maintenant, dans une vie frugale et consciente où la gratuité et l'échange ne sont pas des gros mots et où l'avidité et la fuite en avant n'ont plus leur place.

Michel